

Jean-Noël Vuarnet

**La Chute de la Maison Tripier**

Les quelques variantes que présente ce texte par rapport à l'édition originale (éditions de l'Énergumène, Paris, 1976) ont été introduites conformément aux notes de l'auteur.

## La Chute de la Maison Tripier



*La reproduction des cellules implique la reproduction des familles, la reproduction des familles implique la construction. La construction implique l'expansion territoriale. Tout laisse à penser qu'il n'y aura plus d'endroit où se cacher tranquille. Dans les années qui viennent. Mais seulement le vaste quadrillage encadrement déjà programmé par le pouvoir gris planétaire et les ordinateurs mondiaux.*

*La différence entre le militaire, l'architecte et l'administrateur tend vers le point zéro. C'est dans les mêmes usines qu'on fabrique les charpentes, les tanks et les jouets. Sur ces usines règnent Zapparoni, le professeur Ford et le défunt Speer.*

*La reproduction du capital implique l'investissement de nouveaux territoires et la mise en place de nouveaux contrôles invisibles. Des caméras vidéo seront placées dans chaque maison. Ces caméras seront reliées au grand ordinateur central des pompes funèbres planétaires. Attention, la nuit vient vite. Ecoutez mes derniers mots. La grande force montante, ce n'est pas le Peuple, qu'il soit socialiste ou capitaliste, mais l'Etat — un Etat où chaque citoyen est un soldat sans le savoir ni le vouloir : flic bénévole, contractuel-cadre.*

*Les formes de la Domination deviennent de plus en plus sournoises. Complot gris des architectes fonctionnaires et des comiques troupiers. Vous ne les voyez pas venir. Parce que vous ne savez pas que Docteur Différence, Jeremy Publisher et Inox sont une seule et même personne, qui n'est autre que le*

défunt Albert Speer, maître des Abeilles de verre et des télécommunications de masse.

*La répression devient de jour en jour plus efficace et plus discrète. On torturera moins, on intimidera davantage. On tuera moins, peut-être plus du tout. On inventera des dressages et des rééducations infaillibles. Elimination du hasard, intégration de la déviance et suppression de la maladie. Rotation rapide, cures instantanées. Tout ira de plus en plus vite. Si tout va pire, je sauterai par la fenêtre. Un jour, on recollera les morceaux : je ne serai plus pareille et je cesserai d'avoir peur.*

*La consommation rapide de l'homme par l'homme signifie la suppression de tous. Mais personne ne mourra. Tous seront sauvés, régénérés, mousseline pur porc et dentelle de tripes.*

*Absolument hystérique, paniquée, je vous dis qu'il y a lieu de craindre le pire et je sais ce que je dis, parce que j'ai bien plus peur que la plupart des gens que je connais — bien plus que madame Tripier, la seule extralucide digne de véritable intérêt, médium de première nécessité contemporaine, qui n'a compris ni l'aviation ni l'automation mais sut se montrer particulièrement résistante et par là même exemplaire.*

signé : Joséphine

*Jean de lumière,  
Joséphine ma chérie.*

*Je suis bien lointaine pour dire aujourd'hui quelque chose. Vous savez mes tribulations et je n'ignore pas les vôtres. Mais je serai toute noire, rue des Blancs-Manteaux, sous peu, et je vous dirai coincoin comme un vrai canard d'Oxford, pourquoi tout votre sombre est un peu lourd — et que vous manquez à rêver, mais que Zoé, c'est vrai, peut être un voyage...*

signé : Daisy







Dans la pièce même où Jeanne faisait de la dentelle, il y avait des mannequins et des animaux, toute une prolifération de visages et de poupées. Tu écrivais sur une table et les papiers s'envolaient, tu écrivais sur le lit toujours froissé, tu te réfugiais dans la cave. Rien n'avait de place et tu perdais tous tes stylos. Tu dessinais des monstres au pastel gras. *How to draw animals* ! Jeanne inventait des histoires, mais elle les racontait dans son langage astral incompréhensible. Le Docteur vous parlait de la maladie et de la santé, de l'Eternel Retour et de la Rotation rapide. Jeremy venait de temps à autre, inspecteur des travaux sans fin. La maison était sale et sombre et je perdais la boule. Daisy n'était plus venue depuis longtemps. Economie de crise, la surveillance et les répondeurs automatiques. Je travaillais souvent dans le sous-sol, sorte de casemate souterraine aménagée en bureau. A l'étage, le désordre gagnait, s'étendait jusqu'à la cour. Débandade sans queue ni tête...

Il faudrait pour dépeindre ces mois-là recourir à tout plein d'images et langages suspendus jardins pleins de bêtes et d'hélices tropicales ou d'ananas géants. Je ne me reposais jamais de boire puisqu'on me disait alcoolique. Je vivais une époque aux nuits interminables longues et noires je me souviens.

Quelques lambeaux fourrures et peaux — il y avait dans le ventre de cette négresse je ne sais combien d'animaux, elle se faisait appeler Zoé et vivait au jour le jour en posant pour des

photographes, se disait cover-girl et passait au lit le plus clair de son temps. Nous nous étions rencontrés par hasard dans un café, le hasard fait bien les choses, non loin de Grandville, tout près du zoo. Mais nous habitions à Paris, dans ce rez-de-chaussée plein d'artistes-peintres et de photos d'elle. Je vécus quelque temps là-dedans. A sa collection de photos, j'en ajoutai quelques-unes. Elle portait des plumes et des chapeaux, de longues bottes cuissardes et ressemblait à un oiseau. Il faut dire qu'elle avait quelque chose d'un singe et de plusieurs autres bêtes. Dans ses lèvres roses, je ne sais combien de langues et de crocs. Je voulais devenir semblable à elle et peut-être devenir elle, ce qui n'était pas facile, car elle ne me ressemblait pas. Et je n'étais pas heureux ni tout à fait sûr de vivre là quelque chose, mais sans doute il fallait aménager ainsi le territoire pour éviter que ne revienne le pire ou que le besoin d'alcool ne l'emporte de nouveau.

Elle t'accueillait dans ses jambes noires en pensant à autre chose. A quoi ? L'histoire ne le dit pas, mais seulement la suite qu'il faut situer aux environs de Noël et comprendre par rapport au retour de Daisy.

— *Lovely, lovely*, dit un jour Daisy faisant irruption dans la pièce où, sous l'œil rond du chat Chester, nous chantions le grand air du Trouvère...  
*What a lovely Pussy !*

Ayant ainsi rompu la glace, elle s'assit sur le lit sans façons et nous fit voir ses bas nylon, ses jarretelles et son buisson. Puis, comme rosissait Zoé, elle s'assit tout à fait sur elle, et elle dit : « *Suck me, suck me !* » — ce que fit Zoé, qui était de langue anglaise.

— *Lovely, lovely*, disait Daisy, *come on, come on, you get it baby !*

Aux trémolos du Trouvère se mêlaient les cris de Daisy, et j'étais pour tout dire assez étonné n'ayant pas fini de l'être quand, s'étant rajustée, la petite blonde Daisy a dit coincecoince comme un vrai Docteur Canard d'Oxford en vraie philosophe au bonnet carré m'interpellant au sujet de quelques

lignes qu'elle avait lues je ne sais où et qui lui faisaient penser que j'étais un nihiliste mou.

Je baissais, moi, la tête, en quête d'une réponse. Mais Daisy, qui s'était emparée du chat, se mit à le caresser furieusement et à m'invectiver en plusieurs langues que je ne comprenais pas toutes disant coincain comme un vrai canard instruit ce que Zoé pensait tout bas et ce dont au sujet de quoi il y avait foire et conflit parce que je ne rapportais pas mais coûtait au contraire la peau des fesses et mon poids de whisky.

D'où il résulta que Daisy prit les choses en main, nous organisant et réformant le quotidien et l'extra. Nous allions découvrir un monde nouveau, sortir du cloaque et de la bauge, *ad astra per ardua*, nous remettre au grand œuvre de ma grande œuvre, etc.

Ayant dit, Daisy se mit à ranger les papiers qui traînaient, les bouquins, les pots de vaseline et de crème dépilatoire, elle vira sur-le-champ plusieurs artistes peintres et quelques ramoneurs savoyards, elle mit à la pouvelle non seulement le robot du chat mais sa patte de lapin et toutes ses bobines — pour ne rien dire des bas filés de Zoé, de ses collants incollables et de ses vieux boas.

Elle nous montra son Mapech, que Zoé prenait pour une broche et convoitait déjà. Mais Daisy y tenait beaucoup : c'était un bijou-fétiche, elle l'avait rapporté de Colombie, un bijou vivant.

— Le Mapech, disait Daisy, est un insecte à carapace de bois que les femmes indiennes incrustent de pierres précieuses. Il n'en souffre pas du tout. On l'attache à une petite chaîne, comme un chat tout petit, on épingle la chaîne sur son corsage, il a des pattes crochues et il se promène sur vous, il peut vivre comme ça très longtemps, des années, et il ne mange que du bois...

Tout en parlant, elle continuait ses rangements et parlait à toute vitesse de choses et d'autres, d'une manière poétique.

— Quelle histoire ! me disais-je en la regardant faire notre bonheur. Voilà t'y pas que je rencontre l'âme sœur, à c'te heure !

— L'heure d'aller au lit, dit Daisy, je prends la chambrette et vous laisse le tamis.

Puis Daisy, ayant accroché Zoé par les pieds, la tête en bas, à une sorte de machine métallique, la fait lentement tourner sur elle-même.

Daisy tient un énorme tube de colle et pose sur le dos de Zoé des plaques d'émail multicolore et des bouchons de carafe. Les longues pattes noires s'élèvent et s'abaissent au bout des fils, pendant que Daisy fixe au cou de Zoé un collier d'or et une chaîne.

— C'est un Mapech, dit Daisy, un bijou-fétiche, un bijou vivant.

Et Daisy, s'approchant tout près de l'orchestre, se met à chanter : « *No, no, chè troppo è bello e spira amore* » — avec ses cheveux blonds, ses yeux pâles, sa bouche peinte. Dans le théâtre vide, rossignol coloratour : « *Caro nome che'l mio cor / Festi primo pal-pi-tar / ...Il mio desir / A te sempre vo-le-ra / E fin l'ultimo sos-pir / Caro nome, tuo sara* »...

Joséphine, au fond de la salle, battait des mains et la regardait avec amour. La lumière intermittente du dos de Zoé éclairait le visage de Jeanne. Jeanne, à sa dentelle, chantonnait. Au fond de la scène, un petit vieux à bicyclette ne cessait d'aller et venir.

— Jean-Noël, c'est ton grand-père Léon, dit Daisy. Il vient ici pour entendre du Verdi, chante-lui quelque chose.

Elle fit monter le lustre en tirant sur la chaîne d'or : c'est un Mapech, un lustre vivant.

Le vieux avait des moustaches rousses et ne cessait d'aller et venir sur sa bicyclette au fond de la scène.

— Où est le théâtre ? disait-il d'un air affolé. Mon petit-fils chante ce soir, j'ai traversé les Alpes pour l'entendre et je ne voudrais pas le manquer.

Je peux jouer tout Verdi sur mon violon, mais j'ai laissé le violon à la maison.

— Ici, ici, criait Daisy en agitant le lustre. Chante, Jeanne, s'il t'entend il trouvera.

— *Benedite alla figlia o mio padre / Lassù in cielo, vicina alla madre / In eterno per voi pregherò*, disaient les voix.

Jeanne chantait, mais le grand-père cherchait toujours et s'éloignait de plus en plus. Parmi les machines et les décors, on ne voyait plus que sa bicyclette et sa moustache rouge. Je chantais de plus en plus fort. Le Mapech affolé marchait sur le plafond et tournait en rond. Quand je vous aimais j'étais heureuse... Daisy, toute grise, brodait un napperon.

— *Amore*, disaient les voix... *Il moi desir / A te sempre volera...*